

Sorolla Joaquín (1863-1923), l'Espagne noire et l'Espagne blanche.



Confrontés à ce tableau de Sorolla, nous voyons tout ce qu'il doit à la grande tradition picturale espagnole, illustrée par Le Greco, Vélasquez, Goya, maîtres eux aussi dans la représentation des enfants. Le portrait ci-dessus est celui de sa fille aînée María-Clotilda en 1900, le second ci-dessous, repris dans une affiche réalisée par Jérôme Daubian, représente la même jeune fille en 1909, les deux tableaux sont dans des collections privées.

Discussions Autour de...

L'association
Préchac-Art et Culture
présente :

Les Peintres Espagnols en 1900 El Modernismo

Conférence-Débat

animée par
Jean Paul SALLES

vendredi
21 avril à 15h

salle des fêtes
de Préchac

Sorolla est l'un des noms de cette génération de peintres espagnols de la fin du XIXe siècle injustement méconnue en France. Heureusement quelques expositions récentes nous ont permis de découvrir ou d'approfondir leur œuvre. Tout dernièrement c'est à l'hôtel de Caumont, magnifique hôtel particulier du XVIIIe siècle, situé à Aix-en-Provence, restauré et transformé en Centre d'Art en 2015, que s'est déroulée une Exposition « Sorolla, lumières espagnoles » (30 avril-11 octobre 2020). Madrid, Lausanne ou Paris avaient précédé cette redécouverte en organisant des expositions en 2007, 2009, 2010, 2011, accompagnées à chaque fois de Catalogues très bien faits :

- Catalogue de l'exposition John Singer Sargent-Joaquín Sorolla, au Petit Palais, Paris, 2007.
- Catalogue Joaquín Sorolla, Madrid, Musée du Prado, 2009, 530 pages.
- Livret de visite de l'exposition « Du Greco à Dalí », les grands maîtres de la collection mexicaine Peréz Simón, Paris, Musée Jacquemart-André, 2010.
- Catalogue de l'exposition « El Modernismo. De Sorolla à Picasso. 1880-1918 », Lausanne, Fondation de l'Hermitage, 2011.
- Catalogue « L'Espagne entre deux siècles », Paris, Musée de l'Orangerie, 2011-2012 (Catalogue disponible à la Médiathèque de La Rochelle sous la cote 759.6 ESP).

Et en espagnol : Valeriano Bozal, *Historia del Arte en España*, 1973, Madrid, Ediciones Istmo.

Toute cette documentation nous a permis de bâtir une conférence qui a été donnée à Préchac, petit village du Gers situé entre Auch et Condom le 21 avril 2017 (**cf. affiche ci-dessus**), mais aussi au ras de l'Espagne, à Argelès-sur-mer (Pyrénées-Orientales), invité par la Médiathèque, le 27 mai 2016. Nous avons rôdé la conférence à la Médiathèque de La Rochelle le 18 avril 2014 et à Angoulins-sur-mer, Salle Europe à la Mairie, invité par le Comité de jumelage Angoulins-Panticosa, le 17 avril 2015.

La contribution modeste qui suit a été inspirée par ces recherches.

1. Le contexte historique.

On a parfois du mal à nommer un peintre espagnol entre Goya et Picasso. Et pourtant l'Espagne des années 1880-1914 fut le théâtre d'une incroyable floraison culturelle. En référence au fameux Siècle d'Or (XVIIe siècle), on parle parfois de **Siècle d'Argent** pour désigner cette période d'intense créativité littéraire et artistique, dans un pays pourtant en déclin économiquement et en pleine instabilité politique.

En effet, l'Espagne ne parvient pas à trouver la stabilité, ravagée par les Guerres carlistes, une guerre civile à répétition opposant les Absolutistes, partisans de Don Carlos, frère de Ferdinand VII mort en 1833, et Libéraux, partisans d'Isabel II, fille de Ferdinand VII, sur le trône en 1844, puis renversée par la révolution de septembre 1868. La république proclamée fut chaotique et peu durable. Et à la fin de 1874, les Bourbons furent rétablis, en la personne d'Alphonse XII (1875-85), fils d'Isabel qui pacifia le royaume. Alphonse XIII son fils posthume lui succéda, d'abord sous la Régence de Marie-Christine sa mère, puis seul à partir de 1902. Cette succession de règnes, de guerres civiles, de coups d'État ne permit pas d'éviter l'abaissement de l'Espagne.

Les années 1890 furent marquées par la perte des dernières colonies, les Philippines en Asie, Porto Rico et Cuba, à la suite d'une guerre perdue contre les États-Unis en 1898.



Joaquín Sorolla, Portrait d'Unamuno, avant 1920, 143/105, Bilbao, Musée des Beaux-Arts.

Tout ceci aggrava le marasme économique, retarda l'entrée de l'Espagne dans la modernité, à l'exception des marges catalane et basque. Le Premier Ministre anglais Lord Salisbury parle

de « dying nation » (« nation mourante »). Quant au Premier Ministre espagnol Cánovas del Castillo, il dit, au moment où on s'interrogeait sur la définition du citoyen espagnol pour la Constitution de 1876 : « Est Espagnol celui qui ne peut rien être d'autre ! ». Or, les intellectuels espagnols sont brillants (**cf. l'image ci-dessus**). En 1876, des professeurs de l'Université de Madrid insatisfaits de leur université routinière, à l'initiative de Giner de los Rios, créent l'Institución Libre de Enseñanza pour défendre la liberté d'enseignement et de recherche. Il faut arrimer l'Espagne à la modernité, pensent-ils, lutter contre une Église obscurantiste qui a maintenu le pays dans l'immobilisme.

En 1901, un grand pédagogue catalan, Francisco Ferrer, fonde l'École moderne à Barcelone. Des émeutes ayant éclaté en juillet 1909 (c'est « la semaine tragique » de Barcelone), il est arrêté. Accusé d'en être le responsable, il est condamné à mort et exécuté, malgré l'énorme mouvement de solidarité internationale dans lequel Jean Jaurès prit une part importante.

Mais ce sont surtout les écrivains et les philosophes qui brillent. On les rassemble sous le nom de « Génération de 98 » (en espagnol : los Noventayochistas). Parmi eux, Ramón del Valle Inclán voulait établir une langue espagnole moderne en empruntant à l'espagnol des Amériques. Benito Pérez Galdós, auteur de théâtre, engagé sur la scène publique – il sera même député un moment – est un très grand écrivain, comparable à Balzac et à Dickens. À partir de 1873, il publie avec régularité des romans qui constitueront son œuvre majeure : « Épisodes nationaux ». Dans un de ces romans, *Misericordia*, il donne la parole à un mendiant. Celui-ci est écœuré parce que le montant des aumônes diminue : « à force de prendre des mesures sociales, le gouvernement fait diminuer le nombre des pauvres, et donc les gens perdent l'habitude de donner de l'argent aux mendiants ». Et il s'interroge : « Mais comment vont faire les âmes pour quitter le Purgatoire ? Que valent les prières des gens bien nourris, bien habillés ? Rien ne vaut la prière des pauvres ! » (Traduction de JPS).

Mais le plus grand intellectuel de ce temps est le philosophe **Miguel de Unamuno** (1864-1936). Professeur à l'université de Salamanque, c'était un « penseur inquiet », plein de compassion pour les humbles. Alors que l'Académie fustigeait « le goût excessif des choses modernes », il pressait ses contemporains de s'emparer des nouvelles tendances implantées en Europe en leur donnant une inflexion authentiquement espagnole. Il dut à deux reprises prendre le chemin de l'exil. On retient son célèbre affrontement avec le général de la Légion espagnole Millán Astray au début de la Guerre civile dans les locaux de l'université. Au discours critique d'Unamuno sur le coup d'État du général Franco, entouré de ses soudards, Millán Astray ne sut que hurler « Viva la muerte ! » et « Que muera la inteligencia ! ». À quoi, dans une ambiance très tendue, Unamuno répondit « Vous vaincrez, mais ne convaincrez pas ! ». Terrassé de chagrin, désespéré, il mourut peu après.

2. Les peintres novateurs : el Modernismo.

Ce souci des humbles, des gens modestes, est également partagé par les peintres. Se détournant des sujets historiques, religieux ou allégoriques, ils empruntent leurs sujets à la vie moderne.



Henri Evenepoel, L'espagnol à Paris (Iturrino), 1899, Gand, Museum voor Schone Kunsten.

De plus, ce n'est plus à Rome ni à Venise qu'ils vont compléter leur formation, mais à Paris. Faisant souvent le voyage à l'occasion des expositions universelles, ils y restent, venant grossir les rangs de la Bohème. Ils s'inscrivent dans les écoles d'art privées, comme l'Académie Julian ou l'Académie Suisse, et vont copier au Louvre. Dans les années 1890, il y aurait eu environ 300 artistes espagnols à Paris. Le peintre belge Henri Evenepoel nous présente son ami Iturrino (**voir ci-dessus**), en tenue d'artiste bohème, couvert d'une grande cape, comme celle que portaient les « majos », mauvais garçons représentés par Goya. Il est saisi devant le Moulin Rouge, au pied de Montmartre.

Le plus connu, le plus actif, « le chef de la bande catalane de Paris », disait-on, les Catalans étant surreprésentés, était **Santiago Rusiñol** (1861-1931). Arrivé à Paris en 1889 à l'occasion de l'Exposition universelle et de la commémoration de la Révolution française, il y resta sept ans. Sans problème financier – il était le fils d'un industriel du textile de la ville de Barcelone - il est peintre, mais aussi poète, journaliste à *La Vanguardia*, collectionneur (il acheta deux tableaux du Greco). De retour en Catalogne en 1894, il organisa des « fêtes modernistes » à Cau Ferrat son atelier de Sitges, à une heure de route de Barcelone (à 30 minutes aujourd'hui par le Train Express régional). Il ne cessa d'élargir ses activités, composant par exemple des livrets d'opéra pour Manuel de Falla.



Un de ses tableaux réalisé à Paris le montre sensible à la misère : **Le Mont de Piété. Paris** (1889, 95/128 cm, Sitges, Museu Cau Ferrat) (**voir ci-dessus**). Une femme toute de noir vêtue s'avance vers nous. Elle s'apprête à traverser une cour pavée. À droite des plantes non encore fleuries, dans des pots de couleur très sombre, et une porte donnant sans doute sur la loge du concierge. À gauche une construction en bois, réceptacle de sacs et d'objets divers. La

femme sort du Mont de Piété où elle a déposé quelque objet personnel en contrepartie d'une somme d'argent, un objet qu'elle ne pourra récupérer que quand elle sera capable de rapporter l'argent, augmenté d'un intérêt souvent exorbitant. Le noir, le marron, le gris dominant dans cette cour sans grâce, la gouttière occupant une place démesurée à droite de la composition.

3. Joaquín Sorolla : l'Espagne noire.

Sorolla, né à Valence en 1863, ancien de l'École des Beaux-Arts de cette ville, passe cinq ans à Rome pour parachever sa formation. Présent à Paris pour l'exposition universelle de 1889, il se fera aussi connaître à Londres et aux États-Unis. Ayant perdu ses parents lors d'une épidémie de choléra alors qu'il n'a que deux ans, il s'intéresse comme beaucoup de peintres et d'écrivains de sa génération aux vaincus, aux fracassés de la vie.

• Le peintre des vaincus :

-Dans **Triste héritage** (1899, 212/188 cm, Valencia, Collection de la Caja de Ahorros), il nous montre un prêtre surveillant sur la plage des enfants nus, aveugles, handicapés, déficients psychiques. Sorolla était en lien non seulement avec des écrivains sociaux – Blasco Ibañez ou Emilia Pardo Bazán -, mais aussi avec des médecins préoccupés par la dégénérescence de la race du fait de la syphilis, pensaient-ils.

-Avec **le tableau ci-dessous : La Traite des Blanches** (ou Commerce d'esclaves blanches), 1895, 166,5/194 cm, Madrid, Musée Sorolla, il nous confronte au drame de la prostitution qui ravage aussi la France (cf. Nana de Zola). Un fléau déjà présent en Espagne au XVI^e siècle, montré dans le roman picaresque très célèbre en Espagne, *La Célestine*, attribué à Fernando de Rojas. La Célestine, c'est la mère maquerelle, ici à droite de la composition, la seule qui ait les yeux ouverts. Dans ce compartiment de wagon de chemin de fer, elle est chargée de convoyer ces filles, dont certaines très jeunes. Elles ont les yeux clos, leur visage est livide. Elles sont comme enfermées par les lignes obliques, comme coincées. Les couleurs rose et blanche des jupes des deux jeunes filles du premier plan contrastent avec le noir de l'habit de la Célestine.



Sorolla, La Traite des Blanches, 1895.

• **Le peintre du monde du travail :**

Ce tableau (**voir page suivante**) de taille importante (265/403,5 cm), daté de 1894, dont le titre complet est **Retour de pêche. La halage de la barque**, est sans doute le plus connu de Sorolla. Récompensé au salon des Artistes français en 1895, il a été acheté par l'État français pour le Musée du Luxembourg. Il est aujourd'hui conservé au Musée d'Orsay. La construction du tableau est efficace : la diagonale des bœufs et du bateau à la voile encore gonflée par le vent donne une impression de force. La tête inclinée des bœufs montre l'importance de leur effort. Leurs muscles sont saillants.

À gauche, un pêcheur de trois quarts s'apprête à placer une poutre sous le bateau. Un second personnage, celui qui guide l'attelage, se détache sur le ciel. Il est équilibré par le pêcheur encore sur le bateau, à l'extrême gauche. Au total cinq personnages, dont deux un peu cachés. Une mer bleu argent, verte à droite, les bœufs déclenchant des ombres violettes au premier plan, le tout sous un ciel



Sorolla, Retour de pêche. La halage de la barque, 1894.

dénué de nuages, brillant. Quelques tâches de blanc – à droite chemise du conducteur et tête du bœuf-, de jaune pâle -chemise du pêcheur situé à l'extrême gauche -, contrastent avec la masse sombre des bœufs. Cette scène d'une émouvante grandeur toucha le public et la critique.

Les tableaux de Sorolla montrant les gens du peuple au travail sont nombreux. Il met en scène de nouveau des pêcheurs réparant la voile mais aussi des vigneron préparant les raisins.

4. Joaquín Sorolla, l'Espagne blanche. Le peintre de la lumière, des loisirs.

D'après le critique Camille Mauclair, l'œuvre de Sorolla est « un hymne à la clarté. Il peint avec la joie de peindre ; c'est l'allégresse dans tout ce qu'il fait, il joue avec le soleil, avec l'irisation, avec la découverte ». Il lui semble plus impressionniste qu'espagnol.

En effet, toute une série d'œuvres réalisées l'été en bord de mer se succèdent. Villégiaturent sur la côte du Levant, non loin de sa ville natale de Valence, Sorolla prend pour modèle ses enfants dans « **Au bain, Valencia** » (1908, 200/150 cm, Coll. Privée). Ses deux filles, María-Clotilda et Elena, donnent la main à un petit garçon nu, son fils Joaquín. Le paysage est organisé en bandes parallèles, pour le sable, la mer. L'absence de ciel donne une grande

importance aux trois figures, le soleil déclenchant des ombres obliques. Les orangés solaires contrastent avec les bleus-violines.

Arrêtons-nous un moment sur « **Promenade en bord de mer** » (1909, 205/200 cm, Madrid, Musée Sorolla) – **voir la reproduction**. Sa femme Clotilda et sa fille aînée María-Clotilda, en robes blanches impeccables, marchent sur le sable. Il n’y a pas d’horizon, simplement la mer, avec un peu d’écume. Un vent léger du soir soulève les étoffes fines. Clotilda porte un superbe chapeau et tient une ombrelle blanche. Le soleil teinte les tissus de notes de vert, rose, bleu, gris clair. À l’autre bout de l’Europe, le danois Peder Severyn Krøyer (1851-1909) goutte aussi aux bains de mer sur la plage de Skagen, au nord-ouest du Jutland, et représente des élégantes se promenant en bord de mer. Sorolla vit ses œuvres à Paris, lors de l’exposition universelle de 1900. Son tableau semble influencé par « **Un soir d’été sur la plage** » (1893) de Krøyer.



Sorolla, Promenade en bord de mer, 1909



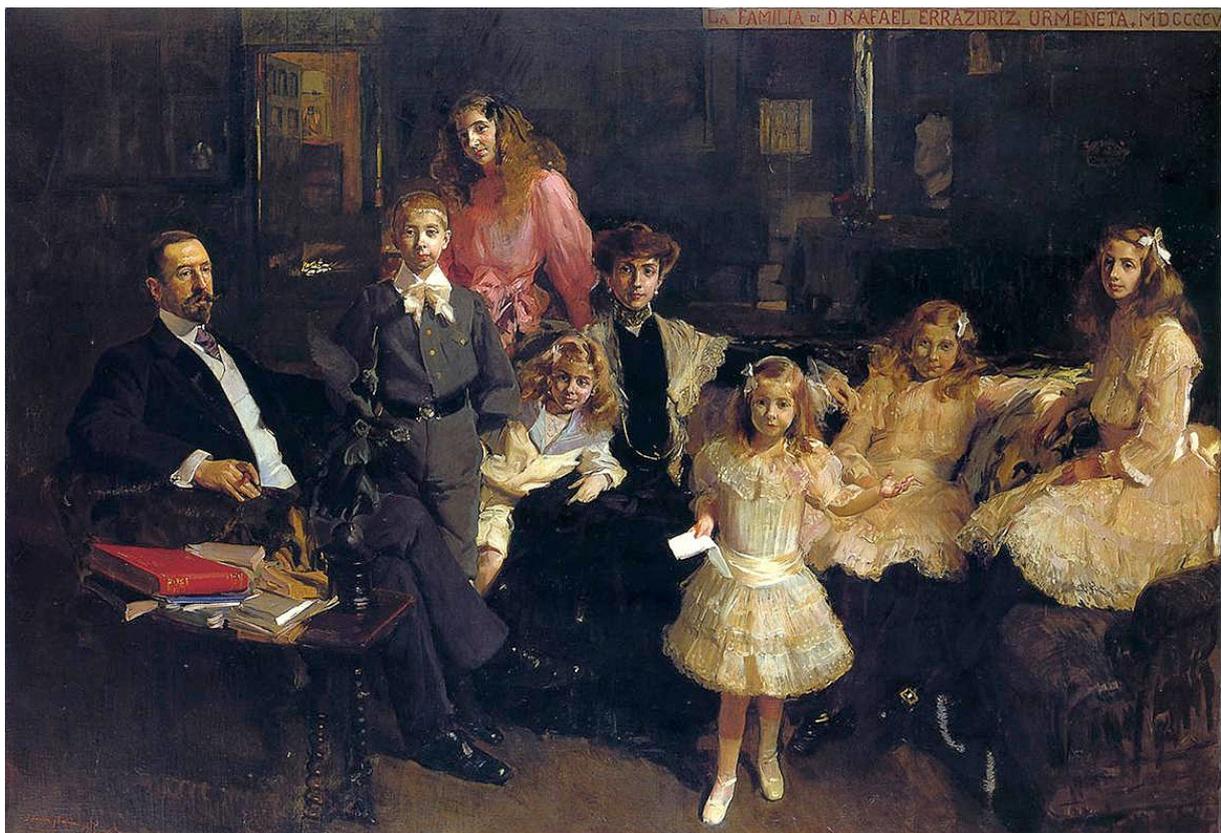
Au centre, « Promenade en bord de mer » dans son écriin, le Musée Sorolla à Madrid.

Étant lié d'amitié avec le physicien basque Juan Madinaveitia Ortiz de Zarata, Sorolla et sa famille passent quelques étés à Zarauz, près de Saint Sébastien. En 1911, avec « **La Sieste** » (200/201 cm, Musée Sorolla), il réalise une œuvre audacieuse, avant-gardiste, les tâches de couleur l'emportant sur la représentation réaliste des corps ou des membres. Sorolla ne persista pas dans cette voie, craignant de ne pas être suivi par ses commanditaires.

5. Sorolla portraitiste.

Soucieux d'offrir à sa famille une vie bourgeoise, dans sa magnifique maison de Madrid devenue depuis 1932 le Musée Sorolla, notre peintre dépend de commanditaires aisés au goût classique.

Ainsi l'américain Archer Milton Huntington lui commanda en 1911 quatorze grands panneaux sur le thème des provinces d'Espagne pour la Hispanic Society of America située à New York. Une commande qu'il termina en 1919 et qui contribua à l'épuiser. En 1905, c'est un riche chilien qui lui commandait le portrait de sa famille : « **La famille de Rafael Errázuriz** » (1905 , 226/333 cm, Collection Masaveu).



Sorolla, **La famille de Rafael Errázuriz**, 1905.

Le commanditaire du tableau, né en 1861, lui-même fils de diplomate, était à la fois un industriel important et un grand propriétaire terrien, possédant 700 hectares de vignes dans la région de Panquehue. Il était aussi homme politique

(il fut sénateur et ministre) et diplomate (il fut ambassadeur du Chili auprès du Pape). Amateur d'art, il dirigea un moment le Musée national des Beaux-Arts de Santiago. On le voit ici entouré de sa femme et de ses six enfants, prenant la pose un peu à la manière de la Famille de Charles IV devant Goya. La mère est placée au centre, comme la Reine Mère chez Goya. Et le fils, placé près du père, seul garçon de la famille, est dans la position de l'héritier désigné. Mais l'importance donnée aux cinq petites filles, revêtues de leurs robes lumineuses, fait penser aux Ménéines. De même la porte ouverte au fond à gauche rappelle celles des Ménéines au fond à droite. L'arrière-plan est dans l'ombre, mais on note l'effet de soleil sur la porte et les taches blanches et rose des petites filles. Et sur la table basse près de Rafael, une statuette de Victoire (l'Aténa Niké des Grecs) – difficile à voir ici, car noir sur noir ! -, témoignant du goût pour l'art et de l'érudition de l'homme d'affaires.

Le riche bourgeois du XIXe siècle, dont la fortune éclipse désormais celle des aristocrates, estime que son tour est venu d'être portraituré, ici entouré de sa famille, par un peintre de grand talent. Et la dépense ne lui fait pas peur. En effet, pour réaliser ce tableau, Sorolla reçut la forte somme à l'époque de 40000 pesetas.

Mais ce sont surtout les portraits de sa femme Clotilda qui abondent tout au long de leurs 35 ans de vie commune – ils s'étaient mariés en septembre 1888. Elle pose ici, « **Clotilda en noir** » (1906, 186,7/118,7 cm, New York, MET), dans une pièce de leur maison de Madrid, dans une robe noire en satin. Elle a 42 ans, sa taille est très fine, ornée d'une grande rose jaune. Sa main droite est appuyée sur une chaise au dossier rouge, qui accentue la verticalité du portrait. Derrière elle, « un Saint priant » lui fait comme un halo doré. Clotilda mourut trois ans après son mari. Elle fit don de leur maison à l'État espagnol.

Voir ci-dessous « Clotilda en noir » :





Joaquín Sorolla au travail dans leur maison.

Conclusion.

Considérons le développement qui précède comme une introduction seulement à cette génération de peintres espagnols. Bien d'autres noms que ceux de Sorolla ou de Rusiñol l'illustrent. Le Basque Ignacio Zuloaga par exemple (1870-1945), dont la modernité s'enracine dans la terre espagnole ou Ramón Casas (1866-1923), très intéressé par le monde tel qu'il est, très influencé par les peintres réalistes ou impressionnistes français. Certains portent un grand intérêt au paysage du pays natal. Ainsi Dario de Regoyos (1857-1913) ne représente pas la campagne romaine ou la Toscane, comme du temps de Poussin, mais les petits ports de la côte basque (ex. « Le Bain à Rentería », 1900, 76,5/57,5 cm, Bilbao, Musée des Beaux-Arts).

Aureliano de Beruete (1845-1912), lui aussi passé par la France, s'intéresse au paysage et aux villes de la Castille, avec par exemple « Le couvent Saint Esprit, Ségovie » (1908, 67/100,5cm, Valence, Musée des Beaux-Arts), traité dans un esprit impressionniste. Certains de ces peintres sont très intéressés par les problèmes formels. Comment représenter les effets de soleil par la ligne et la couleur ? Cela donnera des œuvres très originales comme celle d'Hermenegildo Anglada-Camarasa dit « Hermen » (1971-1959) ou encore celle du levantin Ignacio Pinazo Camarlench (1849-1916) réalisant dans son village de Godella des œuvres très personnelles sur petit format, lumière et couleurs devenant les thèmes principaux de paysages de moins en moins figuratifs.



Témoignant de la redécouverte de ces peintres par le public français, l'éditeur Mialet-Barrault a utilisé la reproduction d'un tableau de Sorolla, « **Enfants à la mer** », (1909) comme illustration pour la couverture du dernier livre de **Mazarine Pingot** intitulé « Et la peur continue » (janvier 2021).

Jean-Paul Salles, le 15 mai 2021.